

“ To forgive in order to forget. I do not want to relive the past. I want to experience the present. ”

–Louise Bourgeois

HOME IPA EVENTS RESEARCH **THERAPY** CHILD/ADOLESCENT OUTREACH COMMITTEES CULTURE IPA WORLD MEMBERS



IPA President Stefano Bolognini was interviewed on 4 September, 2013 by Filippo La Porta. The interview entitled ' Everything you every wanted to know about psychoanalysis' originally appeared in the online journal: [Europa Quotidiano](#).

Translated by: Maggiorino Genta (Swiss Society of Psychoanalysis)

À Stefano Bolognini, premier psychanalyste italien à avoir été élu Président de l'IPA (International Psychoanalytical Association), j'ai demandé tout ce que j'aurais voulu savoir sur la psychanalyse, sans l'avoir jamais fait.

Les gens disent : « Je fais un analyse... », mais en fait il s'agit de quelqu'un qui a juste entrepris une psychothérapie. Quelle est la différence fondamentale entre les deux ?

La différence est la même qu'entre deux personnes qui vivent ensemble ou qui se voient une fois par semaine. En analyse, mis à part la question du cadre (divan-fauteuil au lieu du face-à-face), la fréquence contribue à une exploration profonde et permet de créer un lien émotionnel entre analyste et patient.. Il s'agit d'une « cohabitation psychique ».

La psychanalyse est un fait culturel, un ensemble de théories psychologiques sur certains aspects du fonctionnement psychique de l'homme, mais elle est avant tout une thérapie. Quel sens y a-t-il à entreprendre une analyse comme s'il ne s'agissait que seulement d'une aventure intellectuelle et d'une expérience cognitive ?

Lorsqu'il y a une trentaine d'années, plusieurs intellectuels entreprenaient une analyse pour enrichir leur monde interne, bien plus que pour se soigner en visant un changement, très souvent ils découvraient que l'intellectualisation pouvait être, du moins en partie, une défense. Aujourd'hui ce type de demande n'existe plus : l'analyse demande un sacrifice économique, qui à l'époque était plus supportable et les gens « se la racontent » beaucoup moins, il vont au noyau de la question : c'est à dire au mal-être et à l'état de besoin qu'ils ressentent.

La psychanalyse sert à comprendre certains problèmes de l'individu, mais pourquoi est-elle souvent utilisée, de manière inappropriée, pour comprendre la société ?

L'utilisation de la psychanalyse à la compréhension du fonctionnement des groupes et de la société débute en 1921, lorsque Freud écrit « Psychologie des masses et analyse du Moi ». Le modèle de la vie psychique individuelle ne peut pas être appliquée tel quel à la psychologie de la société dans son ensemble ; cependant, on ne peut pas nier qu'il existe certaines analogies entre les fonctionnements psychiques des grands groupes et ceux de l'individu. La pertinence de ces rapprochements dépend de celui qui les fait...

Dans la psychanalyse il y a une primauté du psychique sur la morale. Le psychanalyste ne juge pas. En Italie, Flaiano disait, nous avons un seul ennemi, « l'arbitre des matchs de football, car il porte des jugements ». Tout ceci pourrait-il nous déresponsabiliser ?

Dans le cadre de la perversion, la confusion entre le bien et le mal est stratégiquement utilisée de manière à désorienter le sujet et à lui faire perdre le contact interne avec ces distinctions de base. La technique de la psychanalyse demande l'exercice de la suspension du jugement, en attendant les associations du patient ; pour pouvoir accéder à l'exploration de sa vie intérieure, le patient doit pouvoir se sentir écouté avec une bonne neutralité de la part de l'autre. Mais lorsque la confusion a une origine perverse, l'analyste doit éclaircir la dynamique de tout cela. La psychanalyse implique une position de responsabilité consciente de la part du patient : par exemple, le patient n'est pas « coupable » de ses désirs refoulés ou conscients, dans la mesure

où il ne les met pas en acte ; mais il en est « responsable », et lorsqu'il mûrit il en reconnaît l'existence et le sens. Il peut souhaiter tuer un ennemi (nous ne pouvons pas « décider » nos sentiments et nos fantasmes) ; mais il devra avec son sens de responsabilité ne pas le mettre en acte.

La psychanalyse donne à chacun l'ivresse d'être protagoniste de soi. L'analyste fait de notre existence un récit fascinant. Ne risque-t-on pas de satisfaire le narcissisme des gens ?

Oui. Mais souvent cela est exactement ce dont certaines parties peu évoluées du patient ont besoin. Il ne s'agit pas, dans la plupart des cas, de choyer un sujet narcissique, mais bien plutôt de renforcer le sentiment de valeur et de conscience de soi des sujets (ou de certaines parties d'eux) qui n'ont pas trouvé, au cours de leur développement, un contenant réceptif. À côté de ceux-ci il y a aussi les vrais narcissiques : ceux-là trouveront alors une réponse technique exactement contraire, visant à les rendre conscients de leur façon d'être et à la transformer.

Je n'ai jamais entrepris une analyse, car je me méfie de la relation non égalitaire avec l'analyste, qui tend « naturellement » à abuser du pouvoir dont il dispose.

La relation n'est pas égalitaire, ne peut pas et ne doit pas l'être, car l'analyste a une responsabilité fonctionnelle fondamentale dans son travail avec l'autre. Mais sur le plan humain il existe une égalité absolue entre les deux : ils sont deux personnes qui doivent se traiter en tant que telles.

Ce qui se passe, de manière planifiée, au cours de la relation psychanalytique, a eu lieu pendant des siècles normalement, il a été « produit, avec une heureuse spontanéité, par la dévouement et l'affection » (Adorno), sans avoir recours à l'artifice des séances et à leur rituel. Pensez-vous vraiment que avant Freud l'humanité se portait réellement moins bien ?

La psychanalyse, quand elle est bien conduite, offre à l'individu, de manière mieux ciblée et consciente, ce dont il a besoin pour croître. De nombreuses personnes savent se mettre en relation avec autrui avec profondeur et empathie, qui sont des dons naturels précieux. Mais l'empathie psychanalytique est autre chose : elle possède une complexité technique différente, par exemple elle implique l'intégration des différentes parties du patient, qui sont en opposition entre elles, comme l'amour et la haine, ressentis en même temps vis-à-vis d'une personne...

Y a-t-il d'autres modes, mis à part la psychanalyse, pour élaborer le mal-être, comme par exemple la danse (ce que le psychanalyste Elvio Fachinelli me dit un jour) ?

Oui, il existe d'autres modes, différents de cas en cas, qui peuvent aider beaucoup une personne ; mais ils exercent une action différente et plus limitée, se ce n'est plus superficielle. Ces activités peuvent être utiles, mais rarement elles sont réellement mutatives, dans un sens structural et durable.

Pour certains thérapeutes aujourd'hui l'inconscient a presque disparu : les gens ne répriment ni ne refoulent plus rien (le pouvoir ne nous interdit plus rien, au contraire il nous demande de jouir, ce qui rend service à la consommation). Mais alors notre problème n'est plus tant de « nous libérer » que de renforcer plutôt un moi de plus en plus fragile.

Oui, il en est bien ainsi. Non pas tant dans le sens que l'inconscient n'existerait plus dans l'absolu, mais dans le sens qu'il est moins réprimé, tandis que le Moi central est plus faible, fragmenté et confus. Par le passé les gens avaient besoin de se libérer d'un Sur-moi oppressant ; aujourd'hui ils ont besoin de se réintégrer, de trouver des « objets » (dans le sens de personnes et relations) fiables et d'être en mesure de construire des relations qui aient du sens et de la consistance. L'homme contemporain est souvent présomptueux, confus et franchement bien plus en état de besoin qu'il ne le pense.